



Un coup d'un soir... et un bon livre

Dans *Amours sur mesure*, publié en 2016, Mathieu Bermann parvenait à saisir les désarrois d'une génération aux prises avec une liberté sexuelle qui semble les dépasser. Le roman se

lisait comme une manière de marivaudage contemporain, nourri des réseaux sociaux et autres applis de rencontre. On retrouve cette analyse subtile du désir et des sentiments, amoureux ou non, dans son dernier ouvrage, *Un coup d'un soir* suivi de *Dans le lit de Marin*. Un roman à double fond, où deux courts récits se concentrent sur une relation nouée sur Instagram. Ce qui devait n'être qu'un "coup d'un soir" pour le narrateur, déjà en couple avec un autre homme, finit par former un nœud complexe de sentiments et de désirs contradictoires. Ce qui permet à Mathieu Bermann de livrer une analyse, à la fois originale et juste, de la question du consentement. La construction, qui mêle plusieurs structures narratives, notamment à travers les échanges de SMS, permet une exploration encore plus fine des sentiments des deux protagonistes principaux, mais aussi d'autres personnages qui se mêlent à l'intrigue et en deviennent partie prenante.

/// C.M.

Mathieu Bermann / *Un coup d'un soir + Dans le lit de Marin* - P.O.L., octobre 2019, 384 p.



Chien(ne) de vie

Un homme-chien au Parlement européen, ce serait un peu une déviance de *Mr. Smith au Sénat* pour ce siècle à plusieurs égards bien entamé. C'est aussi l'aboutissement du savoureux roman

commis en cette rentrée par Emmanuelle Pireyre (par ailleurs présidente d'Auvergne-Rhône-Alpes Livre et Lecture), dont on n'avait plus eu de nouvelles romancières depuis l'épatant *Féerie générale* (prix Médicis 2012). Où l'autrice, dont l'œuvre au

départ portée sur l'expérimentation et la performance se coule de plus en plus dans la forme romanesque, agite quelques-unes de ses marottes socio-littéraires : la perpétuelle construction européenne, l'impact des nouvelles technologies sur nos vies, la libre circulation, les contours de la démocratie et au milieu de tout cela une question essentielle et indémêlable – comment faire société au milieu de ce maelström dans une époque confite d'individualisme ? Dans *Chimère*, on suit au premier chef l'enquête qu'une certaine Emmanuelle entreprend en vue d'un article commandé par le quotidien *Libération*, une enquête sur les OGM. Qui la mène à un laboratoire britannique où l'on pratique l'hybridation homme-animal à des fins thérapeutiques – jusqu'à ce qu'une laborantine, on l'aura compris, pousse plus loin l'expérience –, puis à noyauter le panel français d'une convention citoyenne européenne chargé de réfléchir à la question du temps libre (ce qu'il fera avec une application très participante). Des pérégrinations où l'on croise une manouche s'étant donné pour mission de sauver les manouches, un anthropologue mexicain et sa maîtresse qui héritera par un jeu de billard à plusieurs bandes de la fameuse chimère homme-chien, par ailleurs fan d'Éric Rohmer, qui donne son titre à l'ouvrage, dont les destinées finissent toutes par se rejoindre. À mi-chemin entre le réalisme documentaire (infiniment documenté) et la science-fiction pince-sans-rire, Emmanuelle Pireyre tisse une toile narrative férocement drôle, dont la fantaisie n'empêche pas – au contraire, elle nous y pousse – de se poser légèrement des questions sur les enjeux les plus graves de la société qui nous attend. Ou qui est déjà là.

/// KEVIN MUSCAT

Emmanuelle Pireyre / *Chimère* - Éditions de l'Olivier, août 2019, 224 p.

Allemagne année zéro

“Allez donc le chercher son Barbagny dans la fin d'un monde ! Il aurait fallu qu'on sacrifiât pour le retrouver son Barbagny au moins un escadron tout entier ! Et encore un escadron de braves ! Et moi qui n'étais point brave et qui ne voyais pas du tout pourquoi je l'aurais été brave, j'avais évidemment encore moins envie que personne de retrouver son Barbagny, dont il nous parlait d'ailleurs lui-même absolument au hasard.” Par ces mots, tirés du



Voyage au bout de la nuit, Céline résumait, en un éclair, l'impuissance, la peur et la colère du pauvre hère pris en étau dans l'horreur et l'absurdité de la barbarie guerrière. Le

sujet, traité sans ironie cinglante, et peut-être moins de verve à quoiboniste, est souvent au cœur de l'œuvre d'Hubert Mingarelli, lorsqu'elle dit l'errance des âmes perdues sur des terres brûlées par la cruauté. C'était notamment le cas dans *Quatre soldats* (prix Médicis 2003) aux troupes de quatre soldats russes de la Grande Guerre réfugiés dans les bois, puis dans *Un repas en hiver*, qui suivait, pendant la dernière guerre, la déambulation quasi beckettienne de trois soldats allemands chargés de chasser du juif dans le froid polaire de l'hiver polonais. Dans *La Terre invisible*, l'auteur suit un photographe de guerre anglais témoin de la libération d'un camp de concentration – que l'auteur décrit dans un paragraphe suffoquant et éperdu –, hébété, traumatisé par ce qu'il y a vu. Que dire, que faire après cela ? Incapable d'admettre l'inadmissible, confit de terreur, incapable aussi de rentrer chez lui, il part, flanqué d'un chauffeur de l'armée britannique, à travers l'Allemagne, avec l'idée d'y photographier ses habitants. Pourquoi ? Il ne le sait pas vraiment. Peut-être pour comprendre l'incompréhensible, pourquoi et comment des gens normaux et, à côté, l'horreur absolue. À travers cette errance quasi muette de deux hommes, Hubert Mingarelli dit une fois de plus le poids sur les épaules des hommes de choses qui les dépassent, la sauvagerie avec laquelle il faut composer, quand bien même elle nous décomposerait, l'impossible reconstruction, les ridicules exutoires qui pourtant sauvent la vie. De tous ces récits de guerre, *La Terre invisible* est sans doute, comme voudrait le souligner son titre, le plus énigmatique et le plus halluciné. Qui réussit le tour de force de dire sans dire.

/// K.M.

Hubert Mingarelli / *La Terre invisible* - Buchet-Chastel, août 2019, 181 p.